

UGC PRÉSENTE

CLOVIS CORNILLAC

NOÉMIE SCHMIDT

LES VÉTOS



UN FILM DE
JULIE MANOUKIAN

CAROLE FRANCK MATTHIEU SAMPEUR JULIANE LEPOUREAU LILOU FOGLI CHRISTIAN SINNIGER AVEC LA PARTICIPATION DE MICHEL JONASZ

PRODUCTION YVES ANTONIOLI - UGC - SCÉNARIO ANDRÉ-PIERRE JUNGHEIS - JULIE MANOUKIAN - RÉALISATION JULIE MANOUKIAN - MONTAGE CATHERINE BRAPPESSIER - MUSIQUE DE LA COMPOSITION DE THEO BOUAFONIS - ÉDITION ASSOCIATION ÉCRIVAINS FRANÇAIS ANTOINE SCHAFFER - DÉCOR DE DÉCORATION DUCHE - DÉTACHÉ YANNI ANASTASIOU - VOIX OFFRÉES MARIE-SILVIE SOR - JEHOAN OUBENVOY - COSTUMES THEODORE BELLEFLORE - COIFFURE ANITA HALL - COIFFURE À LA PÉRIODE CAROLLE LEBLANC - JEUX DE PÉRIODE LES SOUS-DI 24 - LA PRODUCTION ANIMÉE FRÉDÉRIC GILBERT - LE ASSOCIATION UGC CINÉMA - UGC - AVEC LA PARTICIPATION DE OCS - FRANCE TÉLÉVISIONS - TOUS DROITS DÉVELOPÉMENT UGC

13 cinéma **OCS** 2018 LES FILMS DU 24 - FRANCE 8 CINÉMA france-tv



UGC PRÉSENTE

LES VÉTOS

UN FILM DE
JULIE MANOUKIAN

Durée : 1h32

SORTIE LE 1^{er} JANVIER 2020

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
24, avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél : 01 46 40 45 30

PRESSE

Laurent RENARD et Elsa GRANDPIERRE
Tél : 01 40 22 64 64
laurent@presselaurentrenard.com
elsa@presselaurentrenard.com

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

© 2018 - LES FILMS DU 24 – FRANCE 3 CINÉMA

SYNOPSIS

Au cœur du Morvan, Nico, dernier véto du coin, se démène pour sauver ses patients, sa clinique, et sa famille. Quand Michel, son associé et mentor, lui annonce son départ à la retraite, Nico sait que le plus dur est à venir. « T'en fais pas, j'ai trouvé la relève. » Sauf que... La relève c'est Alexandra, diplômée depuis 24 heures, brillante, misanthrope, et pas du tout d'accord pour revenir s'enterrer dans le village de son enfance.

Nico parviendra-t-il à la faire rester ?

LISTE ARTISTIQUE

Nico	Clovis CORNILLAC
Alexandra	Noémie SCHMIDT
Lila	Carole FRANCK
Marco	Matthieu SAMPEUR
Zelda	Juliane LEPOUREAU
Nath	Lilou FOGLI
Morille	Christian SINNIGER
Michel	Michel JONASZ

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Julie MANOUKIAN
Scénario, Adaptation et Dialogues	Julie MANOUKIAN
Image	Thierry POUGET
Son	Jérôme CHENEVOY
Décors	Yann MÉGARD
Costumes	Thierry DELETTRE
Montage	Marie SILVI
Musique originale	Matei BRATESCOT
Premier assistant réalisation	François MATHON
Directeur de production	Samuel AMAR
Producteur délégué	Yves MARMION pour UGC
Une production	LES FILMS DU 24
En coproduction avec	FRANCE 3 CINÉMA
En association avec	CINÉMAGE 13
Avec la participation de	OCS FRANCE TÉLÉVISIONS
Tous droits d'exploitation	UGC

ENTRETIEN AVEC JULIE MANOUKIAN (réalisatrice)

Avant de vous lancer dans le cinéma, vous avez fait des études de lettres... Rien dans votre parcours ne pouvait laisser soupçonner que vous consacreriez votre premier film à ceux qui soignent les animaux... D'où vous est venue l'idée des VÉTOS ?

Elle m'a été soufflée par le producteur Yves Marmion. Nous avons travaillé ensemble sur un projet qui n'avait pas abouti mais qui avait créé des liens entre nous. Trois ans environ après cette collaboration infructueuse, Yves m'a rappelée pour me dire qu'il cherchait quelqu'un pour raconter une histoire sur les vétérinaires de campagne. « C'est un métier, m'avait-t-il dit, qui touche beaucoup de gens de plus en plus sensibles au bien-être animal. Je suis sûr qu'on peut raconter une belle histoire ». Et il avait ajouté que si j'arrivais à l'écrire, il m'en confierait la réalisation. J'en étais restée presque sans voix : « réaliser » est le rêve de ma vie, depuis l'enfance !

Mon point d'entrée dans ce monde que je ne connaissais pas, c'était les soignants. Je suivais depuis des années des médecins auteurs comme Martin Winckler, Baptiste Beaulieu, ou Jaddo, dont j'admirais la passion, l'humanité et l'humour. Quand j'ai commencé mes recherches sur les vétérinaires en zone rurale, j'ai découvert leurs conditions de travail, la pression croissante, et j'ai retrouvé le même humour, la même passion, et le même héroïsme discret à faire ce métier dévorant.

En quoi ?

Ce sont des gens qui ont mis leur vie au service des autres. Ils travaillent dans des conditions difficiles, avec des horaires de dingue, pour des salaires sans rapport avec le boulot qu'il leur a fallu fournir pour avoir leur diplôme, l'un des plus difficiles à obtenir.

Un véto de campagne doit savoir soigner pratiquement tous les animaux, domestiqués ou pas, de compagnie ou sauvages, sans compter ceux qui appartiennent à des espèces exotiques. Il doit être disponible jour et nuit, aussi bien pour les mises bas que les autres urgences. En plus d'aider à donner la vie, ils sont en outre les seuls à supporter cette responsabilité exorbitante du droit d'euthanasie sur leurs « patients ». Ce n'est pas rien ! Je suis tombée en admiration pour leur métier, qu'ils exercent toujours avec passion et abnégation, malgré un statut qui se délite et des clients qui leur en demandent plus qu'avant.

Comment avez-vous trouvé la structure de votre scénario ?

J'ai commencé en cherchant mes personnages, et l'histoire est venue ensuite. A la suite de mes recherches, le premier qui m'est venu est celui de Nico, un véto de 45 ans qui se bat pour concilier boulot et vie de famille. J'aime les histoires de familles. Elles sont même une de mes obsessions d'auteur... Quand j'ai eu mon « Nico », j'ai imaginé qu'il était en train de se noyer, et, que pour ne pas sombrer, il allait être contraint de trouver un associé. C'est devenu un récit de transmission... J'avais un point de départ. Le personnage d'Alex est arrivé ensuite très vite.

Le personnage de Nico vous a-t-il été inspiré par quelqu'un que vous avez connu ?

Non, mais disons qu'il a en lui des morceaux de mes différentes figures paternelles, et de ces soignants qui m'ont inspirée. Et puis quand je suis arrivée dans le Morvan pour faire les repérages, j'ai rencontré un vétérinaire qui, bien qu'un peu plus jeune que « mon » Nico, avait le même profil ! Ce qui tend à prouver que lorsqu'on a une idée précise et bien ancrée d'un personnage, c'est qu'il existe vraiment, même si on ne l'a pas encore croisé.

Et le personnage d'Alex ?

Alex, je l'ai construite comme la meilleure chose qui pouvait arriver à Nico, mais dans un emballage qui pique. Elle ne me ressemble pas vraiment, mais je l'ai beaucoup nourrie de moi. Je lui ai donné ce côté adolescent à la fois romantique et obtus que j'avais à quinze ans et que j'ai encore pas mal, malgré ma trentaine ! (rire)

Comment avez-vous nourri votre film pour lui donner ce côté si vrai, si concret ?

Je savais que je devais structurer mon histoire par le biais d'anecdotes, mais je savais aussi que je ne devais pas multiplier celles-ci pour ne pas éparpiller mon propos. J'ai donc choisi de mettre un focus sur quelques animaux - le rat, le renard, la vache et le chien Thor - qu'on pourrait considérer comme des personnages du film à part entière. Et tous les autres, je les ai pris comme « figurants ». Ils sont là essentiellement pour mettre de la vie dans la clinique.

Vous étiez familière de ces animaux ?

Pas vraiment. À part Thor, le chien de chasse, que j'ai basé sur un chien que je connais, et qui vit une vie de salon pour laquelle il n'est pas fait. Le renard a fait son apparition dans l'histoire après un rêve. J'ai grandi en ville, sans animaux domestiques, et mon regard a changé sur eux pendant que j'écrivais, ça m'a reconnectée à quelque chose que j'avais perdu depuis longtemps.

Y a-t-il eu des scènes plus « périlleuses » à tourner ?

Périlleuses, pas vraiment, mais délicates, oui. La scène du vêlage par exemple nous a beaucoup préoccupés. J'y tenais beaucoup parce que c'était une des scènes pivot du film, celle qui fait tout basculer pour Alex. On avait prévu de devoir la truquer et fait fabriquer de fausses pattes de veau au cas où. Mais j'espérais de tout mon cœur qu'on arrive à la tourner en vrai. On a eu une chance folle. Quand nous sommes arrivés dans le Morvan, nous avons trouvé l'étable qui allait nous servir de décor. Dedans, il y avait quinze vaches, toutes primo parturientes, ce que nous voulions, car ces vaches ont souvent besoin de l'aide d'un vétérinaire pour vêler. Elles devaient toutes mettre bas pendant le tournage, ce qui était parfait. Et puis au fur à mesure qu'elles passaient des échos de contrôle, le véto, qui était aussi notre consultant, réduisait le nombre de vaches qui tombaient dans nos dates : de 15, on est passés à 5, puis à 3, puis à une ! La date est arrivée, c'était un vendredi. Noémie ne pouvait pas être là le dimanche. On n'était pas très rassurés. Et puis, Maxime, notre consultant, est venu nous prévenir que nous devons nous tenir prêts, que l'événement était imminent. On a installé la lumière dans l'étable et on a attendu dehors, devant la table régie, et petit à petit, tout le monde s'est mis à raconter ses histoires de naissances, c'était vraiment chouette. Et puis Maxime nous a dit que c'était le moment. On est entrés en équipe réduite, dans un silence quasi religieux, pour ne pas effrayer la vache. Noémie s'était préparée, et elle a vécu le vêlage du début à la fin, en faisant certains gestes elle-même. Le plan que je voulais à tout prix, c'était le premier regard du nouveau-né sur celle qui l'a mise au monde, et on a pu le filmer. L'émotion nous a submergés. On s'est tous mis à pleurer en silence dans nos mouchoirs. Noémie a été formidable de sang-froid. Elle n'est même pas tombée dans les pommes ! (rire)

Comment avez-vous procédé pour les scènes avec le renard ?

Je savais que les renards pouvaient s'appivoiser, mais sans réaliser à quel point ils restent craintifs. Nos dresseuses, Muriel Bec et Lisa Humblot, ont fait des miracles avec Trollus, leur renard, qu'elles ont adopté tout petit. Pour elles, ce jeune mâle a contenu sa peur, a accepté une équipe réduite autour de lui et est arrivé à rester en place le temps des prises. Mais il fallait faire très vite ! Je ne le savais pas, mais la plupart des animaux ne se laissent « diriger » que dans le seul but de faire plaisir à leur « maître ». En tournant ce film, c'est fou ce que j'ai pu apprendre et comprendre de l'intelligence animale !

Avez-vous écrit en pensant aux acteurs ?

Non, mais quand le scénario a été terminé, le premier nom qui a surgi pour le rôle de Nico a été celui de Clovis Cornillac. Le consensus autour de son nom était tel qu'on aurait même été prêt à abandonner le projet s'il avait refusé. Clovis est un comédien que j'adore. Ado, j'allais voir tous ses films en compagnie de ma mère qui, elle aussi, est une de ses fans. Après lui avoir envoyé mon texte, nous avons convenus d'un déjeuner. Ce jour-là, j'étais presque aussi stressée que le jour de mon mariage ! (rire)

Il y a un phénomène « Clovis Cornillac ». Quand nous sommes allés faire les repérages dans le Morvan et qu'on nous demandait qui allait jouer dans le film, dès qu'on prononçait son nom, instantanément, les visages s'ouvraient. En plus d'être un comédien incroyable, qui a tourné dans tout le pays, je crois qu'il a laissé de bons souvenirs de lui partout où il est passé. Sur un plateau, c'est un partenaire hors pair et le plus attentionné des camarades. Il est drôle, patient et sait remonter le moral des troupes. Qu'il ait accompagné mon premier film a été pour moi une vraie chance. Je suis très touchée qu'il m'ait accordé sa confiance.

Pour incarner Alex, vous avez choisi Noémie Schmidt...

Je connaissais le travail de Noémie dans VERSAILLES et L'ÉTUDIANTE ET MONSIEUR HENRI, et j'ai été complètement emportée par les essais qu'elle a passés pour nous. Pour le rôle d'Alex, il fallait aussi une comédienne capable de jouer avec un rat sur l'épaule, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, mais Noémie l'avait déjà fait : à tout point de vue, c'était une évidence de lui demander de jouer Alex. Sur le plateau, elle nous a bluffés, par sa gentillesse, sa disponibilité et son cran, notamment, je l'ai déjà dit plus haut, pour la scène du vélage.

Pourquoi avoir choisi Michel Jonasz pour le rôle de Michel ?

Est-ce la similitude des prénoms ? En tous cas, le nom de Michel Jonasz, qui est aussi un des monstres sacrés de mon enfance, est venu très vite. On s'est rencontrés et après deux heures passées à boire du thé chinois, il m'a donné son accord. Ce rôle était pour lui d'autant bienvenu qu'il m'a avoué qu'un de ses rêves avait été de devenir chirurgien et qu'il était resté passionné de médecine en tous genres. Tout le monde le sait, mais on peut le redire : en plus d'être parmi les plus grands auteurs-chanteurs-compositeurs, Michel est aussi un superbe acteur. Il a une technique béton et une précision dans les gestes, très impressionnante.

LES VÉTOS s'est tourné dans le Morvan. C'est une région qui accueille peu de tournages...

Initialement, nous devions nous installer dans le Jura mais c'était trop loin de Muriel Bec, qui devait nous apporter tous les animaux ou presque de chez elle. On a donc cherché à se rapprocher d'elle et on a pensé au Morvan et à son parc. On a visité pas mal de villages, sans trouver ce qu'on cherchait, jusqu'à ce qu'Yves Marmion ait repéré une photo de la place de Mhère, dans le Michelin. C'est le dernier village où on s'est arrêté, et c'était le bon ! Sa place et sa mairie évoquaient un décor de western. Pile ce que je cherchais. Pour tourner en scope, c'était idéal. Ensuite, on a rayonné dans le coin, et j'ai découvert la région dont j'avais rêvé, tout en vert et en eau.

C'était votre premier film, la réalisation d'un rêve d'enfant. Comment l'avez-vous vécu ?

J'étais à la fois éblouie, incrédule et terrifiée, jusqu'au premier jour de tournage. Mais la joie du plateau a pris le dessus, même dans les moments plus durs, notamment grâce à l'équipe avec laquelle j'ai eu la chance de travailler. Et puis Yves Marmion ne m'a pas quittée d'une semelle. Il m'a accompagnée d'un bout à l'autre de cette aventure. Sur ce film, il a été la figure tutélaire dont j'ai besoin à chaque fois que j'entreprends quelque chose. Mon parcours professionnel est jalonné de personnalités comme la sienne.

Vous aviez des modèles de films en tête ?

Pas précisément. Des films français que j'aime et qui m'ont construite, il y a en a plein, mais qui appartiennent à d'autres univers que celui des VÉTOS. Je n'avais aucune référence. Je n'avais même pas vu MÉDECIN DE CAMPAGNE de Thomas Lilti, visionné après. Je savais juste que je voulais faire une comédie à la fois douce, ancrée et réaliste, qui ne trahisse pas la réalité du terrain.

La primo-réalisatrice que vous êtes a-t-elle eu des frayeurs et de grandes émotions ?

Oui, beaucoup. Il y a eu la première prise, bien sûr, avec le premier « action ». Ou la première nuit de tournage avec une ribambelle de figurants et où rien ne marchait. C'est Michel Jonasz qui a maintenu le moral du plateau à bout de bras, en faisant rire les gens ! Il y a eu aussi, bien sûr, la scène du vêlage, qui, question timing, a relevé du miracle. Mais la séquence qui m'a le plus émue est une des dernières. C'est celle où Noémie, après qu'on lui a dit qu'elle pouvait intégrer le labo de ses rêves, se rend compte de ce qu'elle a perdu en quittant le Morvan. C'était le cœur de l'histoire : trouver sa place dans le monde, trouver sa tribu. Noémie m'a mis les larmes aux yeux. Il s'est passé un truc très fort, indéfinissable.

Vous faites un film qui se passe dans une campagne française, et vous, la fille d'André Manoukian, vous choisissez de l'accompagner d'une musique anglo-saxonne ? Est-ce par goût du paradoxe ?

(Rire) Pas du tout. Il se trouve que pour ce film-là, je voulais de la musique folk. J'avais en tête Jimmy de Moriarty. Et j'ai eu la chance de pouvoir l'utiliser avec deux autres morceaux de ce groupe qui me touche beaucoup. Ouvrir et fermer le film avec la voix de Rosemary Stanley, c'est un de mes grands bonheurs. Après, j'ai demandé à Mattéi Bratescot de composer une partition dans le même esprit. LES VÉTOS n'était pas le bon film pour que je travaille avec mon père. En revanche, j'espère bien le mettre à contribution pour le suivant.

Quel est le message de votre film ?

Que les « vétos » sont des gens indispensables. Et qu'ils ont besoin d'aide.

A qui s'adresse LES VÉTOS ?

A tout le monde. C'est une histoire de famille, de blessures qui se referment, et de solidarité. Tous ceux à qui ça peut faire du bien sont les bienvenus !

Qu'est-ce que ce film a changé dans votre vie ?

J'ai grandi, un peu. J'ai appris à dire « non », ce que j'avais du mal à faire. Et surtout, j'ai compris que je ne veux rien faire d'autre !

ENTRETIEN AVEC CLOVIS CORNILLAC (acteur)

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à cette aventure ?

Quand j'ai reçu le scénario, j'ai tout de suite été accroché par son titre : LES VÉTOS. Depuis trente-cinq ans que je fais du cinéma, c'était la première fois que je voyais un projet qui parle de ce métier si populaire auprès des enfants, et que, personnellement, j'admire depuis toujours en raison de l'abnégation qu'il demande à ceux qui l'exercent, puisque les animaux ne peuvent pas dire merci ! Que personne n'ait encore jamais pensé à mettre ces gens-là en vedette d'un film m'a soudain paru ahurissant ! Avant même d'ouvrir le scénario, j'avais déjà trouvé l'idée formidable. A sa lecture, mon enthousiasme n'est pas retombé.

Pourquoi ?

J'ai trouvé très intelligent qu'il soit axé sur le métier de vétérinaire en zone rurale car on le connaît mal. Il est varié car les maladies et les techniques de soins sont évidemment différentes selon qu'on ait devant soi, un taureau, un mouton ou une poule. Il est moins lucratif que l'on pense, à cause des difficultés financière du monde paysan, et il est fatigant, en raison de la disponibilité qu'il exige et des distances souvent importantes à parcourir entre deux visites. Pas étonnant que la désaffection des campagnes par les médecins touche aussi les vétérinaires !

Le brassage de toutes ces caractéristiques donnait au scénario une vraie tension, d'autant que Julie Manoukian l'avait très intelligemment bâti autour d'une histoire de transmission, entre un véto chevronné qui craque et une jeune diplômée sans expérience qu'il veut convaincre de rester pour le seconder... J'ajoute qu'en plus de son contenu, que je trouvais passionnant, LES VÉTOS était d'une facture comme je les aime: simple, sans prétention, à hauteur d'homme.

Est-ce qu'il faut aimer les animaux pour tenir un rôle de vétérinaire ?

Pour bien jouer un rôle, il n'est heureusement pas nécessaire d'aimer faire ce qu'il exige de vous. J'espère avoir été crédible dans tous les personnages d'ordures et d'assassins que j'ai interprétés au cours de ma carrière, et pourtant, je vous jure que tuer, voler ou avoir un comportement de salaud n'ont jamais été vraiment mon truc ! (rire) Acteur, c'est savoir être à la fois touche-à-tout, curieux et... prestidigitateur. Même s'il vous est complètement étranger, on doit donner l'illusion d'être celui qu'on incarne. On a parfois un plaisir enfantin à se transformer en crapule. Fabriquer et recomposer est souvent très jouissif. Cela dit, pour en revenir au film, il se trouve que j'aime les animaux et que jouer Nico m'a donné beaucoup de plaisir.

Vous êtes-vous formé à la pratique de son métier avant le tournage ?

Oui, un peu. J'ai passé plusieurs jours avec un vétérinaire. Je l'ai regardé faire, mais surtout j'ai observé son comportement psychologique. En fait, ce qui m'intéresse chez un professionnel dont le métier requiert une grande habileté manuelle, c'est moins d'essayer de reproduire au plus près sa gestuelle que de raconter ce dont il n'est pas conscient, son état d'esprit par exemple, ou son humanité. Apprendre à refaire un mouvement, c'est bien, mais, comme on fera toujours moins bien qu'un professionnel chevronné, on sait que sur le tournage, pour les gros plans, on sera doublé ! De toutes façons, ce n'est pas dans la reproduction mimétique de tel ou tel geste que se niche la crédibilité d'un personnage, mais dans son attitude générale. En l'occurrence, ici, comment un vétérinaire approche les animaux, comment il leur parle. C'est cela, qu'à ma manière j'ai essayé de restituer. Capter l'essence des choses et la rendre, pour ainsi dire, palpable, sont ce qui ancre un rôle, lui donne de la vérité.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile pour vous sur ce tournage ?

Sur un tournage, rien n'est jamais vraiment difficile, parce que c'est du jeu et pas du vécu. Incarner un vétérinaire au bout du rouleau et l'être vraiment, ce n'est pas pareil ! Entre reconstituer une opération dans un film et réaliser une opération réelle, la différence est évidente. Il faut donc relativiser. Les risques encourus par un comédien, qu'ils soient physiques ou d'ordre psychologique n'ont rien à voir avec ceux encourus par les gens dans la vraie vie.

Simplement, sur un tournage, il faut faire attention et écouter les professionnels. On ne se présente pas n'importe comment devant un taureau et aller au cul d'une vache impose des précautions. Elle peut ruer ou tomber sur toi et t'étouffer. Cela étant, si on est assez intuitif, on pressent le danger. Je n'ai pas eu peur, mais j'ai été prudent. En fait, le plus grand risque pour les vétérinaires de campagne, ce ne sont pas les bêtes, même les plus impressionnantes ou les plus sauvages, c'est leur voiture ! Les vétérinaires passent un temps fou sur les routes. Comme ils sont fatigués et obnubilés par leur emploi du temps, ils sont tout le temps à la merci d'un accident.

Quelle scène a été pour vous la plus agréable à tourner ?

J'ai du mal à les hiérarchiser. L'aventure d'un film, c'est sa globalité. Tout est relatif. Si une séquence vous donne du plaisir, c'est souvent parce que celle d'avant vous a donné plus de fil à retordre. Et l'inverse ! C'est comme dans la vie. Les bonnes ou mauvaises nouvelles sont éprouvées de façon différente selon le moment où elles arrivent. Un enfant qui pleure parce qu'il a eu plus de peur que de mal en tombant, annoncez lui, par exemple que son cousin arrive ou que son goûter est prêt, instantanément, il va s'arrêter de pleurer. Et pourtant, ce ne sont pas des nouvelles transcendantes !

Connaissez-vous le Morvan ?

Non. Je l'ai découvert et j'ai aimé y tourner. C'est une belle région, parmi les moins peuplées de France. Sa nature est sublime, ses vallons très doux, mais, paradoxalement le quotidien y est dur. Son climat est continental. Les hivers sont souvent très froids et les étés, étouffants. Les habitants sont accueillants, adorables et aussi très costauds, parce qu'il faut de la solidité pour habiter là. L'habitat est dispersé, les distances entre les fermes et les villages sont importantes. Pour rester, il faut aimer la solitude. Il y a plein de maisons à vendre. Le décor est très important pour un acteur. Il joue sur sa façon d'appréhender son rôle. Pour LES VÉTOS, le Morvan était vraiment idéal. On logeait tous dans un camping au bord d'un lac. Les petits matins dans la brume étaient magiques. On se tenait chaud. C'était bien. On était un peu comme dans une « colo » (rire).

Pour continuer avec le vocabulaire « colo », comment était votre « cheftaine » ?

Julie est une femme à la fois douce et rock'n'roll. Même si elle veille à tout, elle fait confiance. Elle ne travaille jamais en force. Sa bienveillance est d'autant plus remarquable que c'était son premier film. Elle avait su s'entourer d'une équipe technique cinq étoiles.

La première fois que j'avais vu Julie, je lui avais dit: « Votre film m'intéresse vraiment beaucoup, mais avant de vous donner définitivement ma réponse, dites-moi qui sera votre chef opérateur ». C'était Thierry Pouget. Un as de sa profession ! J'ai dit oui immédiatement. Sur un film, le chef opérateur est un des hommes clés. Il faut que la lumière et les cadres soient beaux. Même Ken Loach qui montre beaucoup la misère et les injustices du monde dans ses films, les travaillent. C'est important : un film n'est pas un téléfilm. Même s'il est réaliste, il doit être plus beau que la vie. L'esthétique d'un film parle à l'inconscient des spectateurs. Là, en plus, comme on tournait dans une belle campagne, il ne fallait pas l'amocher ! (rire)

Quel genre d'acteur êtes-vous sur un plateau ? Arrivez-vous à faire abstraction du fait que vous êtes aussi réalisateur ?

Oui, complètement. D'une manière générale, quand je travaille comme comédien dans le film d'un autre, je suis un soldat. Je me mets au service du regard et de la vision du réalisateur... J'écoute ce qu'il me dit, et j'essaie d'exécuter au mieux ce qu'il me demande. Mon objectif est que tout se passe bien et que tout le monde soit content, le réalisateur, mes partenaires et tous les techniciens. Evidemment, si on me demande mon avis, je le donne.

Et en ce qui concerne les dialogues. Les respectez-vous ?

Quand ils sont bons, oui. C'était le cas avec ceux de Julie. Dialogues, scénario, elle avait tout bien écrit. Ses personnages avaient une trajectoire et son histoire était tenue, avec des pleins et des déliés, pour que le spectateur puisse souffler, mais sans ventre mou pour qu'on ne risque pas de s'ennuyer. Elle avait compris d'instinct, ce qui est rare chez les primo-réalisateurs, qu'il ne faut ni trop en dire, ni trop en mettre. Son texte n'avait aucune redondance. Il était droit, sans posture, pas trop dramatique, pas trop comique non plus, juste là où il fallait.

Quand on regarde le film, on a l'impression que tous ses acteurs ont joué dans la même direction...

Que cela se ressente me fait plaisir, car cela a été le cas. C'est Julie qui a su nous fédérer. La débutante qu'elle était a réussi une chose sur laquelle achoppe bien des réalisateurs chevronnés, et qui pourtant est essentiel à la crédibilité d'un film : rendre son équipe homogène et fraternelle. On a travaillé comme au théâtre, avec un esprit de troupe. Je ne connaissais pas Noémie Schmidt : elle est pour moi « la » révélation du film. Jouer le mari de Lilou Fogli, qui est mon épouse à la ville m'a évidemment beaucoup amusé. Et comme cela va de soi, il est inutile que je m'étende sur le plaisir que j'ai eu à donner la réplique à cette montagne d'humanité, de drôlerie et de vérité qu'est Michel Jonasz.

Qu'avez-vous ressenti quand vous avez vu LES VÉTOS terminé ?

Franchement, j'ai été content. Il est comme je l'avais lu : familial et tendre. Il parle à tout le monde. On y apprend plein de choses, sur la désertification des campagnes, la dureté de la vie de ceux qui y vivent, les vétérinaires, bien sûr, mais aussi, les paysans. Rien n'est asséné. Il n'y a pas de misérabilisme. Seulement de la passion.

ENTRETIEN AVEC NOÉMIE SCHMIDT (actrice)

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Le plus simplement du monde : j'ai reçu le scénario, je l'ai lu, il m'a plu et je suis allée passer les essais. Quand j'ai su que j'étais prise, j'ai été folle de joie. A ma connaissance, il n'y avait encore jamais eu de film sur les conditions de vie et de travail des vétérinaires de campagne. J'étais d'autant plus contente que le scénario faisait intervenir toutes sortes d'animaux. Les animaux me fascinent. Les observer m'inspire. J'ai grandi dans une petite ville de montagne en Suisse, avec une maman biologiste, passionnée par le vivant. J'ai pu, enfant, observer et connaître énormément d'espèces différentes, d'animaux et de plantes.

LES VÉTOS, qui se passe à la campagne, m'a replongée dans mon enfance. J'ai appris énormément au contact des vétos qui nous accompagnaient sur le tournage. Un animal malade dans une ferme, c'est à la fois une contrariété affective pour son propriétaire, mais c'est surtout un manque à gagner. Il faut donc le secourir le plus vite possible. Ce qui exige que dans les campagnes, les vétérinaires soient disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils sont à la fois des soignants et des psychologues. Leur boulot, au même titre que celui des médecins, relève du sacerdoce.

Pour interpréter Alex vous alliez devoir vivre avec un rat. Cette perspective vous a-t-elle effrayée ?

Ni effrayée, ni dégoûtée car il se trouve que j'aime beaucoup les rats. Quand j'étais petite, j'en ai élevé pas mal. J'en ai même eu jusqu'à douze en même temps. Ce sont des animaux très affectueux, très intelligents et très propres. C'est marrant parce que dans le dernier court-métrage que j'ai produit, j'avais beaucoup de scènes avec des rats également. C'était l'histoire d'une jeune fille qui rencontrait des SDF dans Paris. Lors d'une scène, je fais boire le rat dans ma bouche. La scène est dérangeante, je l'adore.

Qu'au début des VÉTOS, Alex vive avec un de ces petits rongeurs en raconte beaucoup sur elle. C'est un personnage atypique. Elle est plus à l'aise avec les animaux qu'avec les humains. Avoir un rat, c'est même pour elle une façon de tenir ces derniers à l'écart. C'est une fille en colère, un peu en révolte. Comme elle a eu une histoire personnelle difficile, qu'elle a perdu ses parents très jeune et a été élevée par un oncle assez absent, elle a un rapport social assez abrupt, même si elle a gardé un côté très enfantin. Au fond, Alex est une sauvagonne au cœur tendre. Elle me touche beaucoup.

Le film raconte son évolution. Vous comprenez qu'elle finisse par plaquer son rêve d'une vie aseptisée en labo pour aller travailler à la campagne dans des conditions plutôt rudes et ingrates ?

Le parcours d'Alex relève du parcours initiatique. Je le trouve très juste. Julie Manoukian l'a écrit avec beaucoup de subtilité. Elle fait d'abord revenir Alex sur les lieux de son enfance, pour qu'elle soit dans l'obligation de cesser d'occulter son passé. Plus Alex va s'y confronter, plus ses barrières vont tomber. Cette fille intello, jusque-là enfermée dans ses livres et sa solitude, va, presque malgré elle, devoir s'ouvrir aux autres. Sur le plan de la psychologie, un parcours comme celui-là est passionnant à jouer. Et puis, en même temps, c'est un rôle très physique. Ausculter, soigner, opérer, faire des piqûres, des attelles, des sutures, etc... C'est concret. Moi qui ai toujours besoin de mettre mon énergie quelque part, j'étais servie !

A l'image, vous donnez l'impression d'avoir le geste sûr. Comment vous êtes-vous préparée ?

Comme je voulais être la plus crédible possible, j'ai demandé à faire une petite formation. Avant de commencer le tournage, j'ai pu suivre des vétérinaires pendant quelques jours en tournée. Nous sommes allés soigner un taureau qui avait une pneumonie, vacciner des veaux, endormir des chats, perfuser des chiens. J'ai pu mesurer la diversité de leur travail. Ils m'ont appris les gestes que j'allais devoir accomplir pour mes scènes. J'ai appris plein de trucs. Après, sur le plateau, en ce qui concerne le comportement des vétérinaires face aux propriétaires des animaux, je me suis aussi inspirée du vétérinaire qui soigne mon chat.

Quelle est la scène qui vous a le plus marquée ?

Celle du vêlage. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me bouleverse autant ! Nous avons été prévenus par le vétérinaire consultant que le vêlage était imminent, mais on ne s'attendait pas à ce qu'il arrive aussi rapidement. Heureusement, sur le plateau, on était tous prêts ! J'ai approché la vache et me suis présentée à elle, en faisant attention à ses réactions, mais sans appréhension particulière, car je n'ai pas peur des animaux. Ensuite, encouragée par le vétérinaire qui me disait de faire vite et me faisait confiance, j'ai introduit mon bras pour saisir les pattes du petit veau et j'ai tiré de toutes mes forces. Le vétérinaire ne m'a aidée qu'un tout petit peu et pas longtemps. Quand j'ai vu apparaître la tête du nouveau-né, mon corps s'est mis dans un état émotionnel incroyable. Je venais d'aider à donner la vie ! Je n'en revenais pas. C'était fou. Sur le plateau, tout le monde était fasciné, dans une écoute presque religieuse. Cela s'est passé un vendredi soir. Je suis restée comme « shootée » tout le week-end qui a suivi. Je pense que cette scène m'a marquée pour la vie.

Ce tournage a-t-il modifié l'image que vous aviez des vétérinaires de campagne ?

A dire vrai, comme je ne les connaissais pas, je n'avais aucune image préconçue. Mais les avoir rencontrés pour ce tournage m'a inspiré beaucoup de respect envers eux. Ils travaillent par tous les temps, dans des conditions souvent précaires, dans le froid et la boue. Leur métier est très physique, très fatigant, et très technique. Pour l'exercer, il faut avoir à la fois d'immenses connaissances scientifiques et médicales, mais aussi un grand sens pratique. Il est encore plus délicat pour les femmes vétos qui doivent s'imposer dans un milieu essentiellement masculin.

Comment s'est passée votre collaboration avec Julie Manoukian ?

Mieux que bien. Julie est une femme extraordinaire, intelligente et très à l'écoute. Elle a un grand sens des relations humaines. Je l'ai aimée le premier jour où je l'ai rencontrée, c'est-à-dire au moment du casting. C'était son premier film, mais sur le plateau, je l'ai toujours sentie à sa place. Elle était à la fois forte, calme, courtoise et courageuse. Elle ne s'est jamais laissée abattre. Elle m'a impressionnée. Je me suis très bien entendue avec elle.

Et avec vos partenaires ?

Les bons metteurs en scène se reconnaissent aussi à leur talent de réunir des comédiens qui vont non seulement se mettre au service de leur film mais qui vont bien s'entendre entre eux. Julie a ce talent-là. J'ai adoré tourner avec Clovis Cornillac. C'est un partenaire attentif et généreux. Et un super comédien. J'ai adoré que Michel Jonasz soit mon oncle. J'étais une fan du chanteur, je suis désormais une admiratrice de l'acteur et de l'homme, pour sa gentillesse et sa drôlerie. Mais je dois dire que, de Carole Franck à Antoine Chappey et à la petite Juliane Lepoureau, tous les acteurs, ainsi que les

formidables techniciens, tous ont tiré sur la même corde. Le fait que nous dormions tous dans un même camping a aussi renforcé notre symbiose !

A votre avis, à qui s'adresse LES VÉTOS ?

A tout le monde, j'espère. C'est un film sincère, sensible, lumineux, émouvant. Il fait découvrir un métier qu'on ne connaît pas bien et cela, sans chichi, avec simplicité, vérité et sincérité.

Est-ce qu'après ce film, vous avez eu envie de reprendre un rat ?

Non parce qu'avec mon nouveau compagnon qui est un chat, il y aurait peut-être incompatibilité d'humeur !

ENTRETIEN AVEC LAETITIA BARLERIN (vétérinaire)

Comment êtes-vous arrivée sur le projet et à quel moment de la vie du film (écriture du scénario, pré-production, tournage...)?

J'ai eu la chance inouïe d'assister à la naissance et au développement du film puisque j'ai pu collaborer dès l'écriture du scénario, dès sa première version. Yves Marmion, le producteur, m'a contactée pour que je rencontre Julie Manoukian qui travaillait sur le scénario d'un long-métrage avec, comme héros, des vétérinaires. Je m'attendais à une énième histoire de vétérinaire de zoo ou de brousse qui sauve des animaux sauvages gentils comme des chats (!). Des clichés... Quelle surprise et quel soulagement de constater que pour une fois au cinéma, le scénario parlait de la vie de vétos ruraux (ou plutôt mixtes) en essayant d'être au plus près de la réalité. J'ai été bluffée par les connaissances de Julie sur notre profession : elle avait fait en amont une véritable enquête, lu des blogs et des livres de confrères et consœurs... Elle avait compris en partie ce que cachait ce métier-passion, le quotidien, les difficultés, les déconvenues, les relations avec la clientèle, la surcharge de travail etc. et en même temps, les bonheurs qu'il nous apporte. Nous avons longuement échangé sur l'exercice vétérinaire aujourd'hui : la féminisation, les premières expériences en sortant de l'école véto, mais aussi sur mon expérience vétérinaire, mes anecdotes. Mon rôle a été de la conseiller d'un point de vue vétérinaire et technique et de corriger sur la forme et le fond le scénario, c'est-à-dire les situations (plausibles ou pas), les dialogues avec les termes médicaux, le choix des animaux (quel rongeur comme petit compagnon de l'héroïne ? quel animal pour l'intoxication au chocolat ?...) et des affections... Il y a eu plusieurs versions du scénario et donc plusieurs corrections et allers-retours entre Julie et moi pendant de nombreux mois. Jusqu'à l'ultime version envoyée aux comédiens pressentis ! Clovis Cornillac et Noémie Schmidt ont adoré le scénario et tout est allé très vite après, jusqu'au tournage. La production m'a dit qu'il était rare qu'un film se monte si vite et que la thématique y était pour beaucoup.

Vous avez assisté à une journée de tournage : quelles ont été vos impressions ?

J'ai été invitée sur le tournage dans le Morvan pour rencontrer les comédiens et assister à des scènes « vétérinaires ». Une ancienne école avait été transformée en clinique vétérinaire. Un véritable exploit pour l'équipe technique : j'avais vraiment l'impression de rentrer dans une salle d'attente, une salle de consultation ou de chirurgie, une hospitalisation. Aucune fausse note, le moindre détail avait été pensé, même le chat-mascotte qui dormait sur le comptoir. Beaucoup d'accessoires avaient été empruntés aux cliniques vétérinaires du coin. Il ne manquait plus que les patients ! Mieux, Camille Frombaum et Maxime Chassaing, confrères vétérinaires consultants sur le tournage, surveillaient en direct sur le magnéto les gestes des « vétérinaires » et les corrigeaient. Julie m'a vraiment ébahie par son sens du détail et du réalisme. Elle faisait recommencer la scène si un geste n'était pas approprié ou un accessoire médical pas à sa place.

Que pensez-vous de la prestation de Clovis Cornillac et Noémie Schmidt en tant que vétérinaires ?

Ils ont vraiment réussi à se mettre dans la peau d'un vétérinaire, ils ne craignent pas les animaux, ont adopté les gestes techniques avec une facilité déconcertante. Ils sont époustouflants de réalisme. On m'a dit qu'ils ont voulu passer quelques jours avec des vétérinaires en exercice pour mieux appréhender notre métier. Cela fut payant.

Quel regard portez-vous sur la question de la désertification vétérinaire en milieu rural ?

C'est une vraie problématique comme en médecine humaine et la profession entière travaille dessus pour sortir de cette crise. Une des solutions trouvées est de proposer aux jeunes étudiants vétérinaires des stages tutorés à la campagne pour mieux appréhender un milieu et un exercice qu'ils ne connaissent pas ou peu. Et cela marche ! La plupart de ces stagiaires décident ensuite d'exercer en milieu rural. C'est d'ailleurs un peu l'histoire d'Alexandra, l'héroïne du film... En fait, ce film fait du bien au moral de tous, et surtout des vétérinaires. Je pense qu'il va faire naître des vocations chez les jeunes. Et rien que pour cela, Julie et son équipe peuvent être fiers du résultat.